Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 12

Artikel: Les cerises du Vallon de Gueuroz : suite
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-178813

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

lo villio teimps dei dzein coumein l'onellio Phelippe, ne lei arâi pas z'u atant dé sorciers.

Se lei ein a onco pè lo Gros dé Vaud, dei sorciers, contâ-lau l'histoire.

L. Favrat.

Les cerises du Vallon de Gueuroz[1].

V

Néanmoins elle fit des réflexions nouvelles, et sa conscience lui disant en secret à peu près les mêmes choses qu'elle venait d'entendre, elle se mit à chercher un moyen de donner de l'ouvrage à Joseph sans l'éloigner. Toutes réflexions faites, elle se décida à lui apprendre à traire, à faucher, à bêcher, à sarcler, à distiller; après quoi, elle lui remettrait tous ces soins, et, enfermée à la maison, elle filerait du matin au soir, ne se réservant que la surveillance, la direction générale. Ainsi elle verrait tous les jours son Joseph, et elle le suivrait des yeux en filant : quand il serait au champ, elle établirait son rouet auprès de la fenêtre qui regarde le champ; quand il serait au pré, elle se transporterait à celle qui regarde le pré, et, sans se perdre de vue, ils travailleraient tous deux. Qu'est-ce que le monde pouvait exiger de plus?

Joseph fut donc associé aux travaux de la campagne, et comme il était intelligent et adroit, il sut bientôt tout ce que sa mère lui apprit. Dès le printemps suivant, quoiqu'il n'eût pas encore treize ans, il fut chargé de la vache, du champ, du pré, du jardin, et Rose-Tonie ne s'occupa plus qu'à filer.

Ce nouveau genre de vie eut des suites fâcheuses et que l'on n'avait pas prévues. Rose-Tonie était habituée au grand air; sa santé souffrit de la réclusion; son imagination devint plus irritable; les fantômes se multiplièrent. Et puis, la chambre était sombre, avec de petites fenêtres et un long avant-toit qui leur masquait le jour; aussi les yeux de Rose-Tonie furent-ils promptement fatigués. Il est à peine besoin de dire qu'elle ne songea pas à les ménager. Comme si elle avait eu le pressentiment qu'elle ne pourrait pas travailler toujours, elle redoublait d'ardeur, et prolongeait ses veilles au delà de toute mesure. Elle aurait voulu conquérir sur le présent le temps perdu qu'elle entrevoyait dans l'avenir; mais la maladie la gagna de vitesse; après une année de ce régime, Rose-Tonie, les yeux enflés et rouges, y voyait à peine, et force lui fut de renoncer tout à fait au travail du soir.

Il en résulta que Rose-Tonie fila moins bien, et ne fila guère plus que dans les temps où elle s'occupait aussi des travaux du dehors : les ressources du ménage n'en furent donc point augmentées. Il n'en fut pas de même des dépenses. Joseph, qui grandissait rapidement, avait besoin d'une nourriture, sans doute aussi frugale que par le passé, mais plus abondante. On consommait plus de farine. Les pommes de terre commençaient à ne plus suffire; il y en avait eu chaque année quelques mesures à vendre; maintenant, à moins d'une récolte abondante, il fallait en acheter; il fallait aussi plus de cuir pour les souliers, plus de laine pour les vêtements, et toutes ces différences accumulées, il advint qu'au bout de l'an l'épargne fut étrangement réduite.

Rose-Tonie accepta ces mécomptes comme une épreuve que lui envoyait la Providence, et elle attendit patiemment des jours meilleurs, continuant à suivre des yeux tous les pas de Joseph. Il devenait de plus en plus fort et vigoureux. En été, le travail ne lui manquait pas; mais, en hiver, et les hivers sont longs au vallon de Gueuroz, il n'avait guère qu'à soigner la vache à l'étable, à *gouverner*, ce qui lui prenait une bonne heure le matin et autant le soir : dans l'intervalle, il tuait le temps comme il pouvait. Les voisins en murmurèrent de nouveau; Marc-Antoine se faisait redire l'âge précis de Joseph, et comptait combien, à cette âge-là, il gagnait déjà, journée commune. Il en revint plus d'un écho aux oreilles de Rose-Tonie; mais elle avait moins que jamais le courage d'éloigner Joseph.

Les choses allèrent ainsi jusqu'à la fin de 1846. C'était le terme que Rose-Tonie s'était en quelque sorte fixé, non pour se reposer (le repos ne devant commencer pour elle que quand la vieillesse le rendrait forcé), mais pour parfaire la somme qui, pensait-elle, devait assurer à son fils un autre métier que celui de flotteur. Or, le but était loin d'être atteint. L'année avait été mauvaise; la maladie des pommes de terre sévissait cruellement; les cerisiers avaient donné si peu qu'on n'avait pas pris la peine de cueillir les quelques fruits qui pendaient tristement au bout des branches, et Rose-Tonie, quand vint le mois de décembre, avait dû toucher à ses économies; les deux années précédentes avaient été loin de fournir leur contingent : bref, au lieu de quarante napoléons, le pied de bas ne contenait, tant en menue monnaie, qu'en pièces d'or ou d'argent, que la valeur de vingt-neuf. A vrai dire, c'était déjà beaucoup, et les voisins, si prompts à critiquer, auraient été bien surpris si Rose-Tonie leur eût compté sa fortune. Mais l'année 1847 fut désastreuse. Durant les mois d'hiver et de printemps, toutes les denrées atteignirent un prix exorbitant, et les récoltes s'annoncèrent mal. Impossible de trouver à filer : la disette était générale, et partout le travail manquait. Il fallut que Rose-Tonie recourût encore à son pied de bas. Les rouleaux de petite monnaie y avaient déjà passé, lorsque, pour comble de malheur, la guerre civile connue sous le nom de guerre du Sonderbund, éclata en Suisse. Quoique Joseph ne fut pas encore incorporé dans la milice de son canton, il dut se tenir prêt à marcher avec le landsturm, ce qui occasionna des dépenses nouvelles, sans compter les angoisses de Rose-Tonie. Puis le Valais ayant fait sa soumission, les troupes fédérales l'occupèrent, et la contrée montagneuse qui s'étend entre le lac Léman et Martigny, fut d'autant moins épargnée qu'on en savait les habitants mieux disposés en faveur de la cause vaincue. Un peloton de soldats ennemis parut au vallon de Gueuroz, et Rose-Tonie en eut deux, pour sa part, à nourrir et à loger. Ce fut le coup de grâce. Le peu de provisions que contenait le grenier furent bientôt consommées, et les pièces d'argent s'en allèrent l'une après l'autre. De vingt-neuf napoléons, le trésor de Rose-Tonie se trouva réduit à la valeur de vingt-trois.

Quand les soldats furent partis, et que Rose-Tonie se vit seule avec Joseph dans sa maison vide, le rouet silencieux, sans autre ressource que cette épargne sacrée et déjà tant diminuée, elle ne sut plus contenir son désespoir, et elle éclata en sanglots. Joseph, qui aimait tendrement sa mère, pleura parce qu'elle pleurait, et bientôt celle-ci, le voyant grand garçon, capable de comprendre, lui raconta ses espérances, et comment la fortune les avait traversées, et le peu qu'il en restait. Joseph écoutait. Il avait vécu d'insousiance, s'en remettant de tout à sa mère, n'ayant jamais soupçonné ce qu'elle faisait pour lui, n'ayant vu dans ses excès de travail qu'une vieille habitude devenue un besoin, et voilà que, tout à coup, la réalité se dévoilait à ses yeux, triste, sévère, mais relevée de toute la beauté d'une affection sans bornes, et d'un long sacrifice accompli avec simplicité et constance. Le premier moment fut un moment de trouble. Il s'y perdait; il était désorienté comme un voyageur qui, arrivé la nuit, s'éveille le matin dans une ville inconnue. Mais bientôt l'émotion de la reconnaissance s'empara de tout son cœur, et pleurant, non plus en enfant qui voit pleurer sa mère, mais en homme, il se jeta au cou de Rose-Tonie et la tint longtemps embrassée.

La paresse que l'on reprochait à Joseph, n'était pas l'effet d'une nature réellement molle, mais celui de l'éducation. C'était une enfance prolongée. Mais Joseph était de bonne race, et il suffit de cette secousse pour qu'il fût un autre homme, ou plutôt qu'il fût lui-même.

(La suite au prochain numéro).

(1) Extrait de : *Les Alpes suisses*, par Eug. Rambert, 1 vol. in-12; prix : 5 fr. 50 cent., chez J. Cherbuliez, libraire à Genève.

Nous apprenons avec plaisir que la Société artistique de Lausanne donnera cet hiver quatre soirées, dont la première aura lieu le 22 courant.

L. Monnet; — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.